

L'écureuil

Autor(en): **Guy-Tong, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **[8] (1905)**

Heft 30

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-255369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Alpachstad, point de départ du chemin de fer du Pilate.

L'ÉCUREUIL

Paris... C'est „l'heure verte” sur les grands boulevards. Les terrasses des plus luxueux cafés sont encombrées de clients cosmopolites, attablés devant des consommations aux couleurs diverses, où le vert domine, puis le rouge, puis le blanc: absinthe, bitter ou amer. Les garçons circulent, en gilet noir à manches et en long tablier blanc, les mains chargées de plateaux.

Bariolée, la fourmilière humaine s'agite sur les trottoirs. Hommes et femmes se croisent, isolés ou par groupes, nonchalants ou pressés, muets ou parlant des jargons bizarres. C'est, au point de vue du langage, la tour de Babel en ballade; car, dans la capitale cosmopolite, ceux qui causent en pur français sont rares; et il est bien reconnu que, depuis quelque temps, le boulevard est envahi par les anglo-manes, les rastas, les argotiers et les provinciaux.

La pipe aux lèvres, dédaigneux de la mode qui n'autorise, dans ces lieux riches et privilégiés, que l'usage de la simple cigarette ou des simili-havane, se promènent, très gais, trois rapins de Montparnasse, Médéric, Albéric et Chilpéric qui, après un fraternel „gueuleton” se sont payés, cette après-midi, ce lointain voyage, et viennent de descendre de l'impériale du tramway de Montrouge.

Ils sont d'humeur plutôt joyeuse, car au déjeuner, ils sablèrent du picolo avec entrain.

— Moi, j'ai envie de rigoler, dit Médéric.

— Moi aussi, affirma Albéric.

— En ce cas, vous avez eu, fit Chilpéric, une fichue

idée de descendre sur ces sombres bords.

— Le fait est qu'on est bien dépaysé, ici!

— Tous ces bourgeois cossus ont des tronches!

— Si on allait prendre „la verte” chez Pousset?

— Ah! flûte!... Pourquoi pas à l'Américain ou au Café Riche, pendant que tu y es!

Chilpéric — surnommé Clodion le Chevelu, à cause de son excès de crinière — esquissa subitement un sourire, au coin de sa lèvre gauche. Et ce sourire y resta figé, preuve que l'idée était bonne qui venait de germer sous son crâne.

Tout à coup, sans prévenir ses camarades, il s'arrêta, le nez en l'air, devant un arbre du boulevard Poissonnière, les mains derrière le dos, anxieux...

— Ah! ça, c'est épatant, dit-il.

— Quoi donc?

Chilpéric restait toujours en place, l'air très attentif.

Les deux autres rapins prirent la pose, comme Chilpéric, et regardèrent à un point précis dans l'arbre, étonnés, émerveillés, les yeux écarquillés.

Quelques passants, voyant ces trois jeunes gens qui s'arrêtaient, s'arrêtèrent aussi.

— Qu'y a-t-il?

Chilpéric prononça :

— C'est un écureuil, là-haut!

Le mot d'ordre était donné: un écureuil! un écureuil!... La curiosité venait de s'éveiller chez les badauds parisiens.

Les passant se massèrent sur le trottoir, avec empressement. En moins d'une minute, la circulation sur ce même trottoir fut interrompue.

Deux minutes après, la moitié de la chaussée était envahie. Les cochers de fiacre, ceux des voitures de maître et les chauffeurs d'automobiles criaient à la foule de se garer, mais ralentissaient leur allure, intéressés tout de même... Un assassinat?... Un suicide?... Un homme pendu?...

Et tout ce monde-là avait le nez en l'air, cherchant à voir, à comprendre.

„C'est un écureuil"... Cette phrase circula, de bouche en bouche, avec rapidité, parmi la foule toujours grossissante et les commentaires allaient leur train.

— C'est un écureuil!

— Il se sera échappé de sa cage.

— C'est très joli, un écureuil!

— C'est très bon à manger, un écureuil... Ah! Si nous en avions eu pendant le siège.

— C'est drôle, tout de même, un écureuil en plein boulevard!

— Pas si drôle que ça.

— Il faudrait l'avoir.

— On ne peut pas monter dans les arbres, monsieur... C'est défendu par une ordonnance spéciale de monsieur le préfet de police.

— Merci du renseignement.

— Il n'y a pas de quoi... A votre service.

— Attachez-vous donc aux animaux, après cela.

— Elle va mourir de faim, la pauvre petite bête...

Mais un cri, bientôt, domina toutes les clameurs.

— Je le vois... Il est là, là... dit quelqu'un.

— Où ça!

— Là!... là!... Tenez!

Et chacun, se faisant maintenant pavillon de ses deux mains, cherchait à entrevoir l'animal, cause de tant de tapage.

— Oui, c'est vrai, le voilà!

— Je vois sa queue.

— Où ça? où ça? demandaient les gens.

Mais, maintenant, les agents arrivaient en nombre et, violemment, apostrophaient la foule:

— Allez! Allez! Circulez!... Pas de rassemblements! Circulez!...

— M'sieu l'agent, c'est un écureuil.

— Pas d'observations... Procès-verbal... Circulez!...

Respectueuse des ordres de la force publique, la foule se retira, non sans que les personnes jetassent encore quelque furtif regard en arrière. Seuls, les trois rapins restaient encore au premier plan.

Un agent vint à eux.

— Circulez! Allez! Allez!

— M'sieu l'agent, dit Chilpéric, c'est un écureuil.

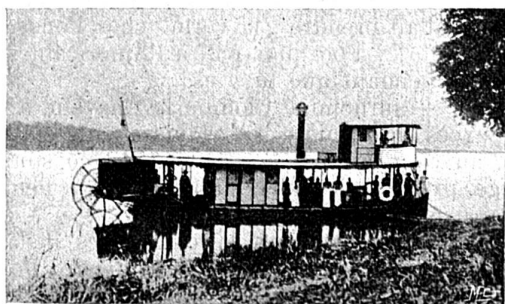
— Je le sais, je l'ai vu mieux que vous, reprit l'agent rageur... Circulez!

G. Guy-Tong.

AU PAYS DE L'IVOIRE (SUITE)

(Reproduction interdite)

Le 7 janvier 1897, nous nous embarquions pour les Falls sur un de ces steamers, un „sternwheel". Notre navire, à fond plat, à cause des bancs de sable, était actionné par une grande roue placée à l'arrière. Deux ponts ou plutôt deux étages le composaient: le rez-de-chaussée, si je puis appeler ainsi la partie inférieure du steamer, était occupée par les noirs, la machine, les bagages et les provisions sur pied (chèvres ou poules). Au premier étaient les cabines, fort exigües, la salle à manger et un pont où se promènent les



Steamer faisant le voyage entre Léopoldville et Stanley-Falls.

blancs, à la file indienne, car l'espace laissé entre le bastillage et les cabines est si étroit qu'il n'y a pas place pour deux.

Le 7 janvier donc, au milieu des cris assourdissants de notre équipage de Bangalas, nous démarrons. Sur notre gauche, le bruit du marteau et l'activité des chantiers se mêle au sourd grondement des cataractes. Le départ, en vue des rapides, est toujours un peu risqué. En 1896 encore un vapeur de l'Etat, la „Ville de Verviers", alla se briser dans les chutes, par suite d'un faux coup de barre. Avant de faire le saut mortel, le capitaine, un fameux lapin, hissa encore le pavillon bleu étoilé d'or. Parfois de petites pirogues disparaissent dans les chutes en tourbillonnant et ceux qui les occupent sont perdus sans retour. Nous ne sommes

donc pas sans inquiétude, nos noirs invoquent tous les fétiches possibles et nous nous lançons à pleine vapeur contre le courant qui est d'une force inouïe. La moindre distraction peut nous jeter dans les rapides. Heureusement tout tient bon et après deux heures de navigation, nous rallions Kihshassa où se trouvent un poste de l'Etat et quelques factoreries. Le soleil est au milieu de sa course et la chaleur est extrême. C'est avec plaisir que nous quittons le poste, espérant trouver la fraîcheur sur le fleuve qui est ici fort large. L'horizon est borné par des montagnes élevées, au dos pelé, du haut desquelles nous arrive vers cinq heures une brise d'une fraîcheur délicieuse. Au crépuscule, la rive droite s'enflamme, c'est la brousse, allumée par quelque indigène, qui se consume. Le spectacle est féérique et tandis que nous le contemplons, nous découvrons plus en amont les „Dover Cliffs", falaises escarpées que Stanley baptisa ainsi à cause de la ressemblance qu'il leur trouvait avec les côtes anglaises du Pas de Calais.

Les bancs de sable étant nombreux dans ces parages, nous marchons avec circonspection et stoppons sitôt la nuit venue, pour nous amarrer près d'un petit bois touffu. Avec force hurlements nos matelots indigènes, la machete (serpe) et la hache en main, descendent à terre pour abattre le bois qui nous fera avancer demain. C'est ainsi que procèdent tous les steamers du Haut-Congo, leurs chaudières étant construites pour se chauffer au bois. Nous sommes en pleine forêt équatoriale et le combustible ne manque pas, aussi le lendemain nos Bangalas reviennent-ils avec des provisions considérables. Mais quel vacarme pendant la nuit! Le fracas des arbres abattus, le choc des cognées, les chants monotones et barbares des coupeurs de bois nous tinrent longtemps éveillés. Par contre les chacals et autres hôtes des bois, chassés par tout ce bruit, s'abstiennent de nous donner leur concert habituel de glapissements suraigus.

Le lendemain matin, à 6 heures déjà, nous continuons notre navigation à petite vapeur au milieu d'un dédale d'îles couvertes d'une végétation luxuriante. Par ci par là une éclaircie, de grandes herbes que parément de place en place de beaux raphias. La nature